

Burnet écrivit l'histoire de la réformation d'Angleterre d'une manière partielle et caustique, mais intéressante : son plus grand honneur est d'avoir été réfuté par Bossuet. Burnet étoit un brouillon et un factieux à la manière des Frondeurs : il n'a dans ses mémoires ni la candeur révolutionnaire de Whitelock, ni l'exaltation républicaine de Ludlow.

Le nom de Clarendon réveille le double souvenir d'une ingratitude royale et populaire. *L'Histoire de la Rébellion* est un ouvrage où les traces du talent disparaissent sous l'empreinte de la vertu. Quelques portraits sont vivement colorés, mais le genre des portraits est facile ; les esprits les plus communs y réussissent. Clarendon lui-même se réfléchit dans ses tableaux ; on ne se lasse pas de retrouver son image.

Algernon Sidney créa la langue politique : ses *Discours sur le Gouvernement* ont vieilli : Sidney n'est qu'un grand nom, et n'est pas une grande renommée. La mort tragique du fils du comte de Leicester est le fait saisissable qui donna un corps à des principes encore vagues dans l'opposition errante des Whigs. Dalrymple et après lui M. Mazure ont prouvé les disparates de Sidney ; il avoit le malheur de recevoir l'argent de la France : Louis XIV, par un très-mauvais jeu, ne croyoit qu'entraver Charles, et renversoit Jacques ; la corruption de sa politique portoit en soi son châtement. Chez Bacon, l'intégrité n'étoit pas au niveau de la science ; chez Sidney le désintéressement n'égala pas la fermeté. Dieu nous garde de triompher des misères dont les natures les plus élevées ne sont point exemptes ! Le ciel ne nous donne des vertus et des talents qu'en y attachant des infirmités ; expiations offertes au vice, à la sottise et à l'envie. Les foiblesses d'un homme supérieur sont ces victimes noires, *nigræ pecudes*, que l'Antiquité sacrifioit aux dieux infernaux : et pourtant ils ne se laissent jamais désarmer !

La révolution de 1688 s'éleva de l'échafaud de Sidney dans la vapeur du sang de l'holocauste : aujourd'hui la rosée sanglante retombe, et l'Angleterre de 1688 s'évanouit.

## POÉSIE.

—

DRYDEN, PRIOR, WALLER, BUCKINGHAM, ROSCOMMON, ROCHESTER, SHAFTESBURY, ETC.

Il peut sembler paradoxal de dire que la poésie anglaise souffrit de l'invasion du goût françois, au moment même où Dryden paroît sur la scène ; mais toute langue qui se dépouille de son originalité pour s'adonner à l'imitation se gâte, même en se perfectionnant. A quelle distance Shakespeare et Milton, restés anglois, ne laissent-ils pas Dryden derrière eux !

L'esprit de la révolution de 1649 avoit été l'exaltation religieuse et l'austérité morale : la restauration de 1660 fut l'indifférence et le libertinage. « Tu es le plus mauvais sujet de mon royaume, » disoit Charles II à Shaftesbury. — « Oui, sire, répondoit celui-ci : Votre Majesté n'est pas un sujet. »

Ces réactions sont inévitables : la corruption de la régence suivit la morosité de la fin du règne de Louis XIV. Au sortir de la terreur, le dévergondage fut complet : les cadavres encore chauds et palpitants des pères, leur tête dans leurs bras et à leurs pieds, regardoient danser leurs enfants.

Dryden rendit la poésie anglaise correcte à la manière de toutes les langues civilisées, où l'art est venu régulariser la nature. Pope caractérise le mérite de Dryden :

Dryden taught to join  
The varying verse, the full resounding line,  
The long majestic march and energy divine.

« Dryden apprit à unir le mètre varié, le vers plein d'harmonie, la longue et majestueuse période et l'énergie divine. »

Ce jugement fait sentir qu'on n'est plus au siècle libre de l'auteur de *Macbeth*, et qu'on est arrivé au siècle académique de Boileau.

Dryden est lui-même le fondateur de la critique parmi ses compatriotes : ses dialogues sur la poésie dramatique sont encore lus. Il travailla trente ans pour le théâtre sans atteindre à la vie de Shakespeare et au pathétique d'Otway. « Dryden, qui d'ailleurs étoit un très-grand génie, dit Voltaire, met dans la bouche de ses héros amoureux

ou des hyperboles de rhétorique, ou des indécences, deux choses également opposées à la tendresse. »

Shirley, Davenant, Otway, Congrève, Farquhar, Cibber, Steele, Colman, Foote, Rowe, Addison, Moore, Aaron Hill, Sheridan, Coleridge, etc., offrent la succession des poètes dramatiques anglois jusqu'à nos jours. Tobin, Johanna Baillie, et quelques autres, ont essayé de ressusciter l'ancien style et l'ancienne forme du théâtre.

L'homme chez Dryden étoit misérable ; Prior, jeune orangiste, attaqua le vieux poète devenu catholique et resté fidèle à ses anciens maîtres. Le duc de Buckingham, aidé de ses amis, composa la jolie comédie *The Rehearsal* (La Répétition) : l'auteur de *Don Sébastien* et de l'ode *La Fête d'Alexandre* étoit attaqué dans cette pièce. Buckingham se félicitoit d'avoir nui à la réputation de Dryden. C'est donc un grand bonheur que d'affliger le génie, que de lui ravir une part de sa gloire acquise au prix de tant de travaux, de dégoûts et de sacrifices !

Waller, Buckingham, Roscommon, Rochester, Shaftesbury et quelques autres poètes licencieux et satiriques ne furent pas les premiers hommes de lettres de leur époque ; mais ils donnèrent le ton à la littérature à la mode pendant le règne de Charles II. Le fils de Charles I<sup>er</sup> fut un de ces hommes légers, spirituels, insoucians, égoïstes, sans attachement de cœur, sans conviction d'esprit, qui se placent assez souvent entre deux périodes historiques pour finir l'une et commencer l'autre ; un de ces princes dont le règne sert de passage aux grands changements d'institutions, de mœurs et d'idées chez les peuples ; un de ces princes tout exprès créés pour remplir les espaces vides qui dans l'ordre politique disjoignent souvent la cause de l'effet. Des exhumations et des exécutions ouvrirent un règne que des exécutions devoient clore. Vingt-deux années de débauche passèrent sous des fourches patibulaires ; dernières années de joie à la façon des Stuarts, et qui avoient l'air d'une orgie funèbre.

La liberté méconnue sous Jacques I<sup>er</sup>, ensanglantée sous Charles I<sup>er</sup>, déshonorée sous Charles II, attaquée sous Jacques II, avoit pourtant été conservée dans les formes constitutionnelles, et ces formes la transmirent à la nation, qui continua de féconder le sol natal après l'expulsion des Stuarts. Ces princes ne purent jamais pardonner au peuple anglois les maux qu'il leur avoit faits ; le peuple ne put jamais oublier que ces princes avoient essayé de lui ravir ses droits : il y avoit de part et d'autre trop de ressentiments et trop d'offenses. Toute confiance réciproque étant détruite, on se regarda en silence pendant quelques années. Les générations qui avoient souffert ensemble, également fatiguées, consentirent à achever leurs jours

ensemble ; mais les générations nouvelles, qui n'éprouvoient pas cette lassitude, ne nourrissant plus d'inimitiés, n'avoient pas besoin d'entrer dans ces compromis de malheur ; elles revendiquèrent les fruits du sang et des larmes de leurs pères : il fallut dire adieu aux choses du passé.

Les écrivains ci-dessus nommés avoient tout ce qu'il falloit pour briller au bivouac d'une halte de nuit, entre le règne populaire de Cromwell et le règne des parlements de Guillaume et de ses successeurs. La servile chambre des communes n'existoit plus que pour tuer les hommes de liberté qui naguère avoient fait sa puissance ; la monarchie de son côté laissoit mourir ses plus dévoués serviteurs. Le peuple et le roi sembloient s'abandonner mutuellement pour faire place à l'aristocratie : l'échafaud de Charles I<sup>er</sup> les séparoit à jamais.

#### BUTLER. ÉCRIVAINS ABANDONNÉS.

Butler se présente en première ligne, comme témoin à charge dans le procès d'ingratitude intenté à la mémoire de Charles II : Charles savoit par cœur les vers d'*Hudibras*, Don-Quichotte politique. Cette satire pleine de verve contre les personnages de la révolution charmoit une cour où se montroient la débauche de Rochester et la grâce de Grammont : le ridicule étoit une espèce de vengeance à l'usage des courtisans.

Lorsqu'on est placé à distance des faits, qu'on n'a pas vécu au milieu des factions et des factieux, on n'est frappé que du côté grave et douloureux des événements ; il n'en est pas ainsi quand on a été soi-même acteur ou spectateur compromis dans des scènes sanglantes.

Tacite, que la nature avoit formé poète, eût peut-être crayonné la satire de Pétrone s'il eût siégé au sénat de Néron ; il peignit la tyrannie de ce prince parce qu'il vécut après lui. Butler, doué d'un génie observateur, eût peut-être écrit l'histoire de Charles I<sup>er</sup> s'il fût né sous la reine Anne ; il se contenta de rimer *Hudibras*, parce qu'il avoit vu les personnages de la révolution de Cromwell ; il les avoit vus, toujours parlant d'indépendance, présenter leurs mains à toutes les chaînes, et après avoir immolé le père se courber sous le joug du fils.

Cependant, le sujet du poème de Butler, de ce poème auquel travailla le fils aîné du duc de Buckingham, n'est pas aussi heureux que celui de la *Satire ménippée*. On se pouvoit railler de la Ligue malgré ses horreurs ; les railleries dont elle étoit l'objet avoient des chances de durée, parce que la Ligue n'étoit pas une révolution : elle n'étoit

qu'une sédition dont le genre humain ne tiroit aucun profit. Les hommes de cette longue sédition, L'Hospital excepté, ne furent grands qu'individuellement; ils ne jalonnèrent leur passage par aucune idée, aucun principe, aucune institution politiques utiles à la société. La Ligue assassina Henri III, plus dévot qu'elle, et combattit Henri IV qui la vainquit et l'acheta. Évanouie qu'elle fut, rien n'apparut derrière : elle n'eut pour écho que la Fronde, misérable brouillerie qui se perdit dans le plein pouvoir de Louis XIV.

Mais les troubles de 1649, en Angleterre, étoient d'une nature autrement grave; on n'assistait pas au duel de quelques princes ambitieux : la lutte existoit entre le peuple et le roi, entre la république et la monarchie : le souverain fut jugé solennellement et mis à mort; le chef populaire qui le conduisit à l'échafaud et qui lui succéda n'étoit rien moins que Cromwell : *Un homme s'est rencontré.*

La dictature du peuple personnifiée dans un tribun dura neuf années : en se retirant elle emporta la monarchie absolue et déposa dans l'industrie anglaise le germe de sa puissance, *l'acte de navigation*. Le contre-coup de la révolution de 1649 produisit la révolution de 1688, résultat immense.

Voilà pourquoi nous ne rions plus aux gausseries d'*Hudibras*, comme nous rions aux plaisanteries de la *Satire ménippée*. Les conséquences des troubles du règne de Charles I<sup>er</sup> se font encore sentir au monde; les abominations de la Saint-Barthélemy, les énormités de la corruption d'Henri III et de l'ambition des Guise n'ont laissé que l'effroi de la mémoire de ces abominations et de ces énormités. Un auteur qui essayeroit de faire un poème burlesque sur la révolution de 1789 parviendroit-il à égayer la terreur ou à rapetisser Bonaparte? Les parodies qui restent ne sont fournies que par des événements qui ne restent pas; elles ressemblent à ces masques moulés sur le visage d'un mort tombé depuis en poussière ou sur celui d'un satyre dont le buste ne se retrouve plus.

On a dressé le catalogue des royalistes qui souffrirent pour la cause de Charles I<sup>er</sup>; il est long : Charles II l'augmenta. Waller, conspirateur poltron sous la république, poète adulateur de l'usurpation heureuse, obtenoit tout de la légitimité restaurée, tandis que Butler mourroit de faim. Les couronnes ont leurs infirmités comme les bonnets rouges.

Une destinée fatale s'attache aux muses : Valeriano Bolzani a composé un traité *De Litteratorum Infelicitate*; Israeli a publié *The Calamities of Authors* : ils sont loin d'avoir épuisé la matière. Dans la seule liste des poètes anglais que j'ai nommés, on trouve :

Jacques, roi d'Écosse, dix-huit ans prisonnier et ensuite assassiné; Rivers, Surrey et Thomas More, portant leur tête à l'échafaud; Lovelace et Butler, que la pauvreté dévora.

Clarendon mourut à Rouen, exilé par Charles II. On condamna à être brûlé par la main du bourreau le mémoire justificatif du vertueux magistrat dont les écrits, mêlés à ceux de Falkland, avoient fait triompher la cause royale.

Milton, demi-proscrit, descendit aveugle au tombeau.

Dryden, vers la fin de ses jours, étoit obligé de vendre, morceau à morceau, son talent pour vivre : « Je n'ai guère lieu, disoit-il, de remercier mon étoile d'être né Anglois; c'est assez pour un siècle d'avoir négligé Cowley et vu Butler mourir de faim. »

Otway, depuis, s'étouffa en avalant trop vite le morceau de pain qu'on jeta à sa misère.

Que n'a pas souffert Savage, composant au coin des rues, écrivant ses vers sur des morceaux de papier ramassés dans le ruisseau, expirant dans une prison et laissant son cadavre à la pitié d'un geôlier, qui le fit enterrer à ses frais?

Chatterton, après avoir été plusieurs jours sans manger, s'empoisonna.

Dans le cloître de la cathédrale de Worcester, on remarque une plaque sépulcrale; elle ne porte ni date, ni prière, ni symbole; on y lit ce seul mot : *Miserrimus*. Cet inconnu, ce *miserrimus* sans nom, n'est-ce point le génie?

## FIN DES STUARTS.

Jacques II, après la mort de son frère, voulut tenter en faveur de l'Église romaine ce que son père n'avoit pu même exécuter pour l'épiscopat : il se croyoit le maître d'opérer un changement dans la religion de l'État aussi facilement qu'Henri VIII; mais le peuple anglais n'étoit plus le peuple des Tudors, et quand Jacques eût distribué à ses sujets tous les biens du clergé anglican, il n'auroit pas fait un seul catholique. Son plus grand tort fut de jurer en parvenant à la couronne ce qu'il n'avoit pas l'intention de tenir : la foi gardée n'a pas toujours sauvé les empires; la foi mentie les a souvent perdus.

Jacques, naturellement cruel, trouva un bourreau : Jefferys avoit commencé ses œuvres, vers la fin du règne de Charles II, dans le

procès où Russel et Sidney perdirent la vie. Cet homme, qui à la suite de l'invasion de Monmouth fit exécuter dans l'ouest de l'Angleterre plus de deux cent cinquante personnes, ne manquoit pas d'un certain esprit de justice : une vertu qu'on n'aperçoit pas dans un homme de bien se fait remarquer quand elle est placée dans un homme de malheur.

La Hollande étoit depuis longtemps le foyer des intrigues des divers partis anglois : les émissaires de ces partis s'y rassembloient sous la protection de Marie, fille aînée de Jacques, femme du prince d'Orange, homme qui n'inspire aucune admiration et qui pourtant a fait des choses admirables. Souvent averti par Louis XIV, Jacques ne vouloit rien croire. La flotte de Guillaume mit à la voile ; il aborda avec treize mille hommes à Broxholme, dans Torbay.

A son grand étonnement, il n'y trouva personne ; il attendit dix jours en vain. Que fit Jacques pendant ces dix jours ? Rien : il avoit une armée de vingt mille hommes, qui se fût battue d'abord, et il ne prit aucune résolution. Sunderland, son ministre, le vendoit ; le prince Georges de Danemark, son gendre, et Anne, sa fille favorite, l'abandonnoient, de même que sa fille Marie, et son autre gendre Guillaume. La solitude commençoit à croître autour du monarque qui s'étoit isolé de l'opinion nationale. Jacques demanda des conseils au comte de Bedford, père de lord Russel, décapité sous le règne précédent à la poursuite de Jacques : « J'avois un fils, répondit le vieillard, qui auroit pu vous secourir. »

Jacques s'enfuit ; il débarqua à Ambleteuse, le 2 janvier 1689 ; hôte fatal, il enseigna l'exil aux foyers dont il embrassa l'autel. On a retrouvé les os de Jacques II à Saint-Germain. Où sont les cendres de Louis XIV ? Où sont ses fils ?

Au surplus, qu'importent toutes ces choses ? Lord Russel embrassant lady Russel pour la dernière fois lui dit : « Cette chair que vous sentez encore dans peu d'heures sera glacée. » Les générations que je viens d'indiquer, combien occupent-elles de place dans le monde et dans cette page ? A mon retour en France en 1800, une nuit je voyageois en diligence ; la voiture fit un léger tressaut, que nous sentîmes à peine ; elle avoit rencontré un paysan ivre couché en travers dans le chemin ; nous avions passé sur une vie, et la roue s'étoit à peine élevée de terre de quelques lignes. Les Francs, nos pères, égorgèrent à Metz les Romains surpris au milieu d'une fête ; nos soldats ont valsé, il n'y a pas encore vingt-cinq ans, au monastère d'Alcobaça, avec le squelette d'Inès de Castro : malheurs et plaisirs, crimes et folies, quatorze siècles vous séparent, et vous êtes aussi complètement passés

les uns que les autres ! L'éternité commencée tout à l'heure est aussi ancienne que l'éternité datée de la première mort, du meurtre d'Abel. Néanmoins, les hommes, durant leur apparition éphémère sur ce globe, se persuadent qu'ils laissent d'eux quelque trace : sans doute ! Chaque mouche a son ombre.

Les quatre Stuarts passèrent dans l'espace de quatre-vingt-quatre ans ; les six derniers Bourbons ayant porté, ou ayant droit de porter la couronne, à compter de la mort de Louis XV, ont disparu dans la période de cinquante-quatre années.

Dans l'un et dans l'autre royaume, un roi a péri sur l'échafaud, deux restaurations ont eu lieu et ont été suivies du bannissement des souverains légitimes, et pourtant il est vrai que loin d'être au bout des révolutions l'Europe, ou plutôt le monde, ne fait que les commencer.